-76.

13569/P

Eugène Éléonore de Bethisy de Mézières

BÉTHISY, E. E. de,
c
Marquis de
Mézières

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b30372690

Bichard. Sculp.

Orphée sur le mont Hœmus. Horace. Ode XII. L. I.

1922

EFFETS DE L'AIR
SUR
LE CORPS HUMAIN,
CONSIDÉRÉS
Dans le Son ; ou Discours sur la nature du Chant.

Par M***,
le Marquis de Mezières

A AMSTERDAM:
Et se trouve à Paris,
Chez { LAMBERT, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse:
& DUCHESNE, Libraire, rue S Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LX.

ENVOI

vous, qui embelliſſez la nature, combien de fois ne m'avez-vous point fait éprouver le charme que je célebre!

Tantôt, par la gaieté & la légéreté de votre chant, vous faisiez disparoitre les ſombres ſoucis; & tantôt, par une douce & tendre mélodie, je me trouvois tranſ-

A JULIE.

porté dans un état divin.

Vous me prépariez insensiblement au sentiment que vous m'alliez donner : l'air, que vous animiez des accens de votre voix, paroiſsoit être agité par les ailes de l'amour; & quand imperceptiblement vous aviez éteint un son, je ne sçai quelle harmonie duroit encore,

ENVOI

& ſembloit donner naiſſance à celui qui lui ſuccédoit.

Quelle vérité dans le goût! Quelle variété dans le gosier! Quels ſons fiſles & onctueux! Étoient-ils éclatans; étoient-ils adoucis, c'étoit toujours les échos de votre ame, qui venoient modifier la mienne, déterminer ſa puiſ-

EXPLICATION
DE L'ESTAMPE.

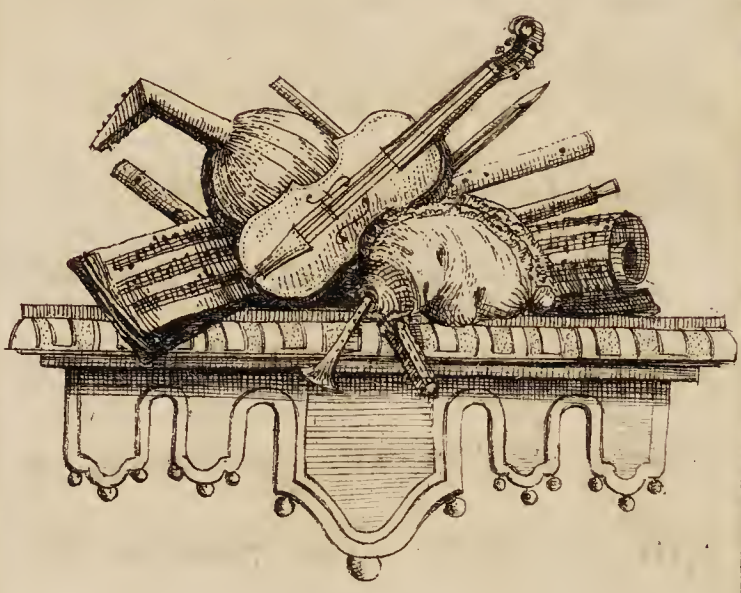
Traduction de la douziéme Ode d'Horace, par le P. SANADON.

MUSE, à qui il a été donné d'éterniſer les grandes actions, quel homme, quel Héros, quel Dieu entreprenez-vous de chanter ? Sur quelle montagne ferez-vous répéter aux échos ces noms dignes de l'immortalité ? Sera-ce ſur le Pinde, ſur l'Helicon ; ou plutôt ſur le Mont Hémus, où l'on vit autrefois Orphée, inſtruit par Calliope ſa mere, attirer après lui les rochers empreſſés à le ſuivre, ſuſpendre le rapide cours des fleuves, arrêter l'impétuoſité des vents, donner de l'ame & du ſentiment aux arbres les plus durs, & les rendre dociles aux gracieux accords de ſa voix & de ſa lyre ?

Les hommes encore ſauvages, vivoient dans

ENVOI A JULIE.

recevez-en l'hommage,
comme le tribut de la re-
connoiſsance.



AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT.

LA prévention, peut-être trop active, où l'on eſt aujourd'hui ſur tout ce qui s'écrit, m'oblige de déclarer que dans cet Eſſai je n'entends parler que du méchaniſme de l'air ſur le corps humain : j'eſpere que la délicateſſe la plus ſcrupuleuſe ne pourra en être bleſſée. Les Théologiens nous enſeignent que nos organes ſont l'intermédiaire entre les objets extérieurs & notre ame, &

qu'il eſt permis de travailler à la bonne diſpoſition de nos organes, pour qu'ils rendent fidelement à l'ame les objets dont ils ſe trouvent frappés. Voilà uniquement ce que je conſeille, & tout ce que je prétends.

Mon eſprit de paix a ſoumis cet Ouvrage aux lumieres d'une perſonne ſçavante & autoriſée ; & j'ai eu ſoin de mettre les corrections ou changemens qu'il a faits dans les Notes, en lettres italiques, com-

me autant de paſſe-ports reſpectables qui doivent me garantir de toutes mauvaiſes interprétations.

Je crois devoir auſſi avertir que mon intention n'a pas été de répondre à la Lettre de M. Rouſſeau ſur notre Muſique : je ne la connoiſſois pas. Quoiqu'on m'ait engagé à la lire avant l'impreſſion de ceci, je n'y changerai rien.

J'ai trouvé ſa Critique juſte & lumineuſe : je ne parlerai

point de ſa Satyre : il l'a condamnée lui-même en nous donnant ſa jolie Paſtorale *.

* Le Devin du Village.

SENTIMENT DE *M. DE VOLTAIRE*, SUR LES LANGUES.

IL n'eſt aucune Langue complette : aucune qui puiſſe exprimer toutes nos idées & toutes nos ſenſations : leurs nuances ſont trop imperceptibles & trop nombreuſes. Perſonne ne peut faire connoître préciſément le degré du ſentiment qu'il éprouve : on eſt obligé,

par exemple, de désigner sous le nom général d'amour & de haine, mille amours & mille haines différentes : il en est de même de nos douleurs & de nos plaisirs. Ainsi toutes les Langues sont imparfaites comme nous.

Le plus beau de tous les langages doit être celui qui est à la fois le plus complet, le plus sonore, le plus varié dans ses tons, & le plus régulier dans sa marche : celui qui a le plus de mots composés, celui qui,

par ſa proſodie, exprime le mieux les mouvemens lents ou impétueux de l'ame : celui qui reſſemble le plus à la Muſique.

La plus belle langue qu'ayent jamais parlé les hommes, c'eſt la Langue Grecque, parée de l'harmonie naturelle.

EFFETS DE L'AIR

SUR

LE CORPS HUMAIN,

CONSIDÉRÉS

Dans le Son ; ou Diſcours ſur la nature du Chant.

LA Muſique devroit naturellement faire un des grands reſſorts de notre conſtitution, par l'ébranlement conſidérable qu'elle cauſe ſur nos organes. Examinons ce qui la rend aujourd'hui ſi indifférente à nos mœurs:

parcourons les modes Européens, & tâchons de découvrir la ſource de leur foibleſſe.

Il y a trois genres de Muſique en Italie abſolument diſtincts : la Muſique d'Egliſe, la Muſique des grands Opéra, & la Muſique des Bouffons.

Lorſque j'habitois cet heureux climat, les Italiens ne ſembloient donner leur attention qu'à la Muſique de leurs Opéra : c'eſt par elle qu'ils ſe croyent ſupérieurs aux autres Nations.

Cependant ces Opéra paroiſſent éloignés du naturel, découſus, & peu intéreſſans pour les Italiens mê-

mes : tout s'y paſſe dans l'oreille.

Ils ſont convenus, il eſt vrai, d'accorder à leur récitatif cette perfection que l'on cherche depuis ſi long-temps ; mais ils ſe gardent bien de l'entendre : & ſi-tôt qu'il commence, on les voit ſe retirer dans les Chambres de derriere, & ne revenir dans leurs Loges qu'aux Arriettes.

Ils font prudemment : la plûpart de ces parfaits Récitatifs ont toujours le même mouvement, & ce mouvement eſt d'une peſanteur immenſe.

La colere, le calme, l'amour, la haine y marchent le même pas. Qu'on ſe figure entendre deux Eco-

liers ſcander des Vers Hexametres pendant quatre ou cinq heures, & on
Na 1. aura la notion du Récitatif Italien.

Le cannevas de leurs Arriettes eſt aſſez ſimple, & chantant; mais par leurs infinies variations, bientôt on n'y connoît plus rien : de chaque Note ils font une eſpece de point d'Orgue, & dans la Gamme qu'ils ont ſoin de parcourir à chaque inſtant, les ſons les plus difficiles & les plus haſardés ſont toujours les plus applaudis. Le dirai-je ? leur chant ne paroît être qu'une débauche du goſier.

Pour ſoutenir & prolonger leurs roulemens, ils ont grand ſoin de ne

point pouſſer leur voix en dehors : qu'elle ſoit mélodieuſe ou dure, cela eſt indifférent : ce n'eſt-là qu'une beauté de la nature : ils ſont trop ſçavans aujourd'hui pour s'en amuſer ; ils ne priſent que l'art ; & cet art conſiſte à bien économiſer l'air de leurs poulmons : c'eſt un continuel combat entre la Cantatrice & l'Orcheſtre, à qui s'eſſouflera le premier. J'ai vu la Salvaïe faire crever ce parfait Trompette Sicilien du Roi de Sardaigne ; & cela lui fit un honneur infini.

Il faut une longue habitude, & toute l'autorité du préjugé, pour applaudir à leurs Eunuques ; leur Fauſſet

étranger à la nature, ne peut la remuer ; & cette monſtrueuſe fantaiſie des Italiens ne produit qu'un effet ridicule.

Ils n'ont point de Chœur, ou ils n'en ont qu'un ſeul à la fin de la Piece : par-là ils n'interrompent point la mélodie, & évitent la diſſonnance & le charivari de nos Opéra François. Leurs Compoſiteurs ſont trop au-deſſus de ce puéril arrangement de Parties, & loin de prétendre intéreſſer par ſecouſſe, ils mettent tout leur art dans l'unité de l'enſemble.

Leur accompagnement eſt admirable ; renfermant tout le fonde-

ment du ſujet, il prépare les ſons de l'Acteur, détermine en lui le juſte mouvement de l'air; & dès que la voix commence, les Inſtrumens ne travaillent plus, & ne font que déſigner ſimplement une tierce ou une quinte en ſourdine, ſouvent même interrompuë par un ſilence total : tant ils craignent de couvrir la voix, de partager l'attention, & d'affoiblir le plaiſir, en diviſant l'intérêt (*) !

(*) *Nota.* Leurs accompagnements commencent à être plus remplis & plus travaillés; c'eſt un défaut qu'ils acquierent, & qu'il faut éviter avec ſoin. Les harmoniques d'une Note nuë rempliſſent

Ils ont depuis long-temps proſcrit les Machines de leurs Théâtres; phénomene des ſiecles barbares, & que nous aurions dû abandonner avec la Comédie de la Paſſion !

Mais ces Théâtres ſpacieux reſtent trop nuds ; un Virtuoſo avec une Cantatrice, c'eſt tout ce que l'œil apperçoit dans un eſpace immenſe. Me ſeroit-il permis de le dire ? Lorſque j'étois à ces célebres Opéra, je cherchois le Spectacle. Il me ſemble que dans tout ce qui doit faire repréſentation, les yeux ont des

plus délicieuſement l'intervalle du fondamental au ſujet, que tout l'art & le rempliſſage des Muſiciens.

droits

droits au plaiſir, ainſi que les oreilles.

Les Italiens paroiſſent ne conſidérer leurs Bouffons principalement que comme Pantomimes ; je n'ai pas remarqué qu'ils fiſſent beaucoup de cas de leur Muſique. N. 2.

Un ſon qui ne me dit rien, n'eſt que du bruit pour moi ; mais tout ce qui exprime, a des droits ſur mon cœur. Leurs Bouffons font ſentir ce qu'ils chantent : ils ont des ſons particuliers qui caractériſent la faim, le froid, la douleur, la joye : voilà la véritable Muſique d'un Drame. J'avoue qu'ils m'ont fait un plaiſir ſingulier.

Toute méditation faite, les Anglois, ayant trouvé que les Italiens chantoient plus légerement qu'eux, ont cru qu'ils n'avoient, pour les égaler, qu'à abandonner leur Muſique nationale, & prendre celle d'Italie. Cette judicieuſe réſolution fut d'abord exécutée, & on voit aujourd'hui, non ſans étonnement, le Mode Italien avec le Jargon Anglois. Quel monſtrueux aſſemblage ! Les doux ſons deſtinés à exprimer les tendres voyelles Italiennes, ſont forcés de rendre les conſonnes An-
N. 3. gloiſes !

Le Chant véritable n'eſt qu'une confirmation du ſens des mots. Il

faut qu'il y ait non ſeulement une analogie directe entre les ſons & les mots, mais encore entre le chant & les idées de ces mots (*). Il eſt révol-

(*) Il ſemble que les Muſiciens ne connoiſſent point un ſeul mot de la langue qu'ils entreprennent de fortifier : ils en ignorent ſi abſolument la proſodie, que pour exprimer une ſyllabe longue, il leur arrive très-ſouvent de mettre une Note breve, & de ſe ſervir d'une longue pour marquer une ſyllabe breve.

Ils ne font pas plus d'attention à l'idée des mots, qu'à leur nombre ou valeur : j'en ſçai un qui a fait une fugue pour exprimer l'impoſſibilité de marcher.

Quel effet peut-on eſpérer de pareils

tant de voir ſur la même Note de la volupté Italienne, l'anatomique plaiſir Anglois.

D'ailleurs on ne réuſſit que dans ce qu'on eſt, & non dans ce qu'on n'eſt pas. Endel lui-même, ce fameux Compoſiteur Allemand, dont le talent faiſoit la plaiſante vanité des Anglois, a été chercher ſa belle Muſette dans les Montagnes d'Ecoſſe, comme pour leur dire qu'il ne falloit jamais déſeſpérer de la patrie.

Les Allemands ont toujours écou-

contre-ſens? Les anciens mettoient eux-mêmes leurs vers en Muſique, & ſçavoient parfaitement leur langue.

té & toujours battu la Meſure : les différentes parties d'un air leur paroiſſent une choſe ſi divine, que les Ecoliers ne m'ont jamais demandé l'aumône en Allemagne que par un Quatuor ; auſſi j'aime à danſer au ſon de leurs violons : mais je ne puis regarder leurs Muſiciens que comme autant de Fliglemanes qui marquent bien les temps. N. 4.

Que dirai-je des François ? Nous ne ſommes encore qu'à notre aurore. La gaieté, le caprice, l'occaſion ont été pendant long-temps les ſeules Muſes de nos Troubadours. Le monotone Lully eſt arrivé : nous nous

ſommes endormis au récit des Re-
* N. 5. gles qu'il nous apportoit *. M. Rameau nous a réveillés en ſurſaut. Eſpérons que, mettant à profit notre réveil, lui, ou quelqu'autre nous conduira à la vérité par une route nouvelle, & que nous contentant d'être les fideles organes de la nature, nous préſenterons enfin aux hommes cette puiſſante harmonie, mere de la véritable volupté.

Il y a plus de huit cens Auteurs qui ont écrit ſur la Muſique : à force de calculs, on en a fait une ſcience abſtraite : l'Algebre n'y ſuffit plus : pas un ſeul de ces ſçavans hommes

ne s'eſt demandé quel étoit l'objet de ſon travail ; aucun ne l'a connu (*) : totalement occupés à diſſéquer leur matiere, ils n'ont cherché que le phyſique de la mélodie & de l'harmonie : ils nous ont tout expliqué, la baſſe fondamentale, la tierce, la quinte, l'octave, les progreſſions, les divers modes arithmétiques & géométriques : ils nous ont en-

(*) On diroit qu'ils jettent au haſard un nombre de meſures avec un mouvement quelconque ; auſſi le plus ſouvent leur Muſique rend le même produit que donneroient des ſyllabes aſſemblées confuſément & ſans deſſein.

richis d'échelles diatoniques : ils nous ont dit comment chaque harmonique remplit dans l'air ſon octave entiere, s'il n'en eſt empêché. Les pierres ſont taillées, il ne leur manque plus qu'un Architecte.

Mauvaiſe, mais trop générale façon de travailler ! on ne s'occupe ni du principe, ni de la fin : par ambition ou par goût on prend un objet d'occupation, on le ſaiſit tel qu'on le trouve, on le diſcute, on le détaille : pour ſe faire une réputation, on y fait quelques changemens extérieurs : on parvient quelquefois à éblouir, mais on n'eſt point utile.

Le

Le peu de progrès qu'ont fait nos Muſiciens juſqu'à préſent, malgré tous leurs travaux, vient, ce me ſemble, de ce qu'ils n'ont cru travailler que ſur un ſimple art inventé par les hommes pour leur amuſement : ils n'ont jamais regardé le chant que comme une chanſon : de-là ce préjugé général de trouver ridicule de mourir en chantant : cela l'eſt en effet, ſi ce ne ſont pas les accens de la mort ; mais alors c'eſt le compoſiteur qui a tort, & lui ſeul eſt ridicule.

Je demande ſi les hommes n'ont pas formé des ſons avant que d'être convenu des mots, & par quelle

fatalité une invention tardive ſeroit plus naturelle pour eux, que le cri de la nature.

J'oſe l'avancer, cette invention des mots, cette convention particuliere de chaque ſociété, appauvrit notre langage naturel : elle eſt une des cauſes de notre état de miſere : ſeuls de tous les animaux, nous ſommes étrangers & ſans ſecours au milieu de notre propre eſpece. L'Ours Polonois s'entend, ſe communique, s'accorde avec l'Ours d'Italie : la voix de la nature eſt univerſelle, & ne peut tromper. Hélas ! que notre malheureuſe invention nous a jettés dans un état bien

au-deſſous de cet Ours ! iſolés, rien ne peut nous garantir de la perfidie dans le ſein même de nos familles !

Quelle eſt la caution des mots? ils n'ont ni rapport ni analogie avec les ſentimens qu'ils expriment: les mots d'amour, de haine, ne ſont que des ſons factices : la nature reſte muette devant moi : comment la reconnoître ? comment en reſſentir la force ? ſur quoi ſe déterminer ? la méſiance m'eſt à charge, la confiance me trahit : réduit à appréhender ces élans, ces mouvemens ſi doux, ma triſte réflexion n'a aucune baſe ; faute d'expreſſions

véritables, mes jours s'écoulent dans la crainte & l'embarras.

Mais ces mots, cette production merveilleuſe de l'eſprit humain, ne diſent que la choſe, & dès-lors ils ne m'en inſtruiſent qu'imparfaitement. Combien de nuances, combien de dégradations dans la même volonté que l'on m'annonce. Si du moins on avoit laiſſé quelque reſſemblance avec la choſe ; mais la colere, ce mouvement violent, cette exploſion ſubite & momentanée du ſang, eſt rendue à notre imagination par le ſon lent de deux ſyl-
N. 6. labes longues, tandis qu'on n'en employe qu'une pour nous donner l'i-

dée du charme, ce Bien que l'amour répand ſur toute la nature, ce repos délicieux dans lequel notre ſang ſemble ſe transformer dans les parfums les plus doux ; état divin, précieuſe récompenſe que nous laiſſe après elle la parfaite volupté !

Je ne prétends pas aujourd'hui proſcrire & faire abandonner l'uſage des différens jargons : depuis trop long-temps l'homme dégradé ne ſent plus les pertes qu'il a faites ; eſclave imbécile, il s'arme tous les jours contre lui-même en faveur des préjugés ; mais pour le rendre moins abject, & le rapprocher de ſon état primitif de candeur, d'inno-

cence, j'eſſaye de reclamer le ſecours de ce peu de têtes organiſées qui, ébranlant l'air à leur volonté, nous communiquent le mou-
N. 7. vement qu'il leur plaît.

L'effet puiſſant des ſons n'eſt pas un problême ; ils nous entraînent comme attachés à l'organe qui les
N. 8. produit.

Eh! qu'on ne diſe pas que nous n'avons que ſept ſons fondamentaux; en les diviſant, en les tranſpoſant, on peut les moduler à l'infini, & ces ſept notes ſont le riche alphabet de la nature.

M. Rameau avoue *qu'en multipliant les intervalles, l'octave en*

indique le renverſement poſſible, qui procure au Compoſiteur le moyen de varier une baſſe à ſon gré.

Quelques ſuperficielles que ſoient nos connoiſſances ſur les facultés des autres animaux, nous démêlons dans le Chien une douzaine de ſons principaux occaſionnés par le mouvement d'autant de paſſions ou ſenſations ; car il n'y a point de ſenſation ſans mouvement, ni de mouvement qui ne rende un ſon ; ainſi chaque ſenſation a un ſon particulier qui l'exprime.

Peut-être ne me tromperai-je pas en avançant que l'homme, inférieur

aux autres créatures pour l'exactitude & la fineſſe des ſenſations, lui eſt cependant ſupérieur pour le nombre : conſéquemment plus de
N. 9. ſurfaces, plus de conception, & plus de divers mouvemens ou paſ-
N. 10. ſions.

C'eſt ce nombre de ſenſations qu'il eſt important de connoître & de bien démêler.

Quand nous aurons le ſon de chaque paſſion, avec leurs dégradations ou nuances, il nous ſera aiſé de les émouvoir dans le mode que nous voudrons, en occaſionnant une vibration convenable ſur les nerfs.

Voilà l'objet véritable & vertueux que tout Compoſiteur doit s'efforcer d'atteindre dans ſon travail.

Par mille paſſions acquiſes l'homme a perdu le bonheur, la tranquillité de ſa condition; il eſt aujourd'hui le plus infortuné des êtres: l'envie, la perfidie, les deſirs immodérés *convulſionnent* inceſſamment ſes nerfs, & le tiennent dans un état pire que la mort.

Qu'un Zoroaſtre nouveau faſſe diſparoître tous ces nuages infects de la terre; qu'une Muſique vertueuſe, harmonieuſe à nos orga-

nes, en les défronçant, en détruiſent les obſtructions ; que par le mouvement donné, nos nerfs ſoient appaiſés, que nos liqueurs coulent à l'aiſe, d'un pas égal & régulier ; alors nous nous ſentirons néceſſairement heureux : eh ! peut-on être méchant quand on eſt ſatisfait ! les vices ne ſont qu'une criſpation de la nature.

Oui, je ſuis intimement perſuadé que la Muſique pourroit nous rendre calmes & vertueux, pourroit nous enflammer pour l'honnête & le beau (*).

(*) A voir la Muſique donnée par la

Que l'on ſe guette, que l'on ſurprenne la ſituation de ſes nerfs dans ces aimables paſſions ; qu'on cherche, qu'on découvre le mouvement

nature d'une maniere auſſi complette ; d'un côté, ces qualités, ces puiſſances que nous ne pouvons plus méconnoître dans les corps ſonores, d'un autre la conformation de nos organes diſpoſés à recevoir les effets de ces corps ſonores, & à nous en faire jouir, ne pourroit-on pas croire qu'un tel Art, réduit en apparence au pur agrément, eſt deſtiné par la nature à nous être d'une utilité mieux proportionnée à ſes intentions. *Démonſtration du Principe de l'Harmonie, par M. Rameau.*

qui procure cette ſituation, qu'on nous la communique par un pareil ébranlement de l'air, on nous habituera facilement à ne nous plaire que dans le ſentiment de cet état; il nous deviendra néceſſaire.

Il me ſemble que nos Opéra pourroient avoir une Muſique où toutes les paſſions ſe communiqueroient, & nous deviendroient perſonnelles par l'ébranlement inhérent que produiroit ſur nous la voix de ces mêmes paſſions.

Les paroles ne devroient être que le crayon de nos airs; c'eſt le fil qui conduit Théſée dans le labyrinthe.

Pour réuſſir dans ce que je propoſe, je crois qu'il ſeroit convenable, pour le compoſiteur, & pour l'auditeur, de ne traiter d'abord que des paſſions les plus ſaillantes, comme dans Blaiſe le Savetier : l'inquiétude, la douleur, la peur, la colère. (*) Les hommes ont perdu

(*) *Nota.* Excepté cependant le Charivari de l'Armoire (le ſçavant Quatuor de la Piece :) quelque prévenu que je ſois pour l'Auteur, mon oreille ne s'en trouve pas moins déchirée, mon attention diviſée, & même égarée.

Toutes les fois que vous vous propoſerez de compoſer de la Muſique, gardez-vous de ne faire que du bruit.

Il me ſemble que les Quatuor, les

de vûe le naturel depuis ſi long-temps, qu'il faut aujourd'hui les ramener peu à peu à ſentir, comme après certaines maladies, on les r'apprend à penſer.

Trio & les Duo ſeroient bien plus agréables, ſi les différentes parties du Chant étoient alternatives, mêlées & confondues quelquefois par des uniſſons. Ils deviendroient alors une eſpece de Récitatif chanté, dont le mouvement & l'enſemble produiroient un effet admirable. Car, quoi qu'en diſent les amateurs de ces morceaux de Muſique, en leur accordant même que la compoſition peut en être parfaite, la ſeule différence du timbre des voix, ôte néceſſairement l'unité des parties, & diviſe l'attention.

Je voudrois auſſi que dans les Opéra

C'eſt la vive affection que j'ai pour mon eſpece, qui m'a fait écrire ſur l'utilité qu'on pourroit tirer de la Muſique. Occupons-nous uniquement à rendre les hommes heureux; ils le méritent quoi qu'ils faſſent: bornés, diffus & ſans invention, ils ſont cependant nés bons & ſociables; la preuve en eſt, qu'il ſe voit encore de bonnes gens, mal- N. 11.

Comiques MM. les Compoſiteurs ne me coupaſſent point la Meſure, qu'ils ne fiſſent point ſuccéder au Chant le langage ordinaire. L'interruption ſubite du mouvement de l'harmonie me fait ſentir une privation déſagréable, & cauſe une déſunion qui fait ceſſer l'intérêt.

gré les obligations dénaturées de la ſociété.

Le crime ſemble avoir été notre légiſlateur ; dès que l'oreille peut recevoir un ſon, elle n'eſt frappée par nos Mentor que de deſirs infâmes : on nous repréſente le tourbillon d'hommes parmi leſquels nous avons à vivre, comme des rivaux que nous devons détruire, ou ſans ceſſe appréhender : on façonne dans nos cœurs, ſous le maſque des vertus, la jalouſie, la haine, l'ambition criminelle, l'inſatiable avarice ; & les hommes (juſqu'à nos victimes même auſſi perverſes que nous), ne nous eſtiment que par

par le ſuccès de nos noirceurs ; *qui n'eſt*, dit Montagne, *que parricide en nos jours, & ſacrilége, il eſt homme de bien & d'honneur.*

Je ſoumets ces idées ſur l'uſage qu'on pourroit faire du Chant, au jugement, à la conduite, à la ſagacité de nos ſçavans Compoſiteurs : qu'ils ayent la noble ambition d'être plus que ſçavans ; qu'ils parviennent à nous inſpirer des mœurs par les loix du plaiſir ; qu'ils ſoient les moteurs N. 12. de la nature entiere ; qu'ils renouvellent en nos jours les effets admirables de la Muſique des premiers âges : pour les opérer, les anciens ne ſe ſervoient ni de calculs, ni

de définitions ; ils étoient peut-être moins inſtruits des regles de l'harmonie ; mais ils ſuivoient la mélodie naturelle, & adouciſſoient les
N. 13. Tigres & les Lions.

Je leur demande de faire quelques réflexions ſur ce que je leur propoſe : ces idées ne paroîtront biſarres qu'à ceux qui ne les creuſeront point : le bonheur public me les a inſpirées ; c'eſt le déſir permanent de mon cœur, puiſſe-t-il en être la
N. 14. récompenſe !

L'Ame n'eſt que l'harmonie.
Ariſtoxenes.

NOTES.

IL faut en excepter les Récitatifs chantés, qui ſont accompagnés par tous les inſtrumens, & ſurpaſſent en beauté les Arriettes. N. 1.

Depuis mon retour en France, l'Attilla, Pergoléſy, & pluſieurs autres fameux Compoſiteurs ont reconnu les avantages particuliers du caractere des Bouffons & de leurs modes; ils s'y ſont adonnés & ont compoſé pour ce qu'on appelle en Italie 1. BUFI; cette Muſique, comme celle du Joueur, de la Servante N. 2.

Maîtreſſe, &c. commence d'être eſtimée par beaucoup de perſonnes.

N. 3. Les mots Italiens ne ſont preſque compoſés que de voyelles : les mots Anglois ſont tout hériſſés de conſonnes qui ne ſortent qu'avec un ſiflement long & aigu.

N. 4. Les Fliglemannes ſont des Caporaux, que les Allemands mettent un peu en avant aux aîles de leurs Bataillons, qui font le maniement des armes en caricature, pour animer les Soldats à bien marquer les temps.

N. 5. Malgré la monotonie que nous reprochons à Lully, avec quelque

fondement, il a des endroits admirables ; & les cinquiémes actes d'Atis & d'Armide ſeront toujours des chefs-d'œuvre.

Pareils contre-ſens rempliſſent tous les idiomes. N. 6.

On ne compte point ici pour ſyllabe l'E muet, parce que dans ces mots COLÈRE & CHARME, il ne fait que le ſon naturel & néceſſaire des conſonnes R & M. On invite Meſſieurs les Compoſiteurs à prendre cette légere licence dans toutes les finales où ce retranchement ſera poſſible, pour éviter la dureté que l'E muet donne aux vers, & le ſon obſcur qu'il rend néceſſairement

dans le chant, & qui n'eſt guères ſupportable que dans des finales de baſſe : ce retranchement n'eſt important qu'en bien pour la prononciation de notre langue, & ſe pratique déja en Poëſie, comme dans le mot ENCORE dont les Poëtes retranchent ſouvent l'E muet.

N. 7. Ce que nous nommons idée ou penſée, eſt le ſentiment *occaſionné* par un ébranlement ſimple que ſouffrent nos nerfs.

Ce que nous nommons réflexion eſt le ſentiment *occaſionné* par un ébranlement compoſé, produit de deux ébranlemens différens, qui en

occaſionnent néceſſairement un troiſiéme qui ne reſſemble point aux deux premiers, & que nous avons cru long-temps plus dépendans de nous, parce que la cauſe en étant compliquée eſt moins directe, plus cachée, & moins ſenſible. Ne nous méprenons plus. Nés paſſifs *par rapport aux impreſſions*, nous n'avons *à cet égard* que des forces données, *qu'on nous communique*, & que nous communiquons. *Ces impreſſions nous occaſionnent* des penſées & des réflexions, qui nous arrivent encote quand nos nerfs dans leurs oſcillations continuelles ſe rencontrent dans la même ſituation où

quelque objet les avoit précédemment mis.

Ces deux eſpeces d'ébranlement ſont portées à l'ame auſſi ſubitement que le mouvement donné au bout d'un bâton ſe porte à l'autre bout.

N. 8. La ſenſation d'une paſſion ſe communique & fait éprouver le même état à celui qui en entend les accens. Les globules de l'air, prompts à prendre toutes ſortes de formes & à produire par conſéquent différens effets, ſe touchent ſans interruption, comme autant de chaînons.

La dilatation de nos muſcles, donnant plus d'aiſance à la circulation de

de nos liqueurs, *occaſionne* un ſentiment plus ou moins agréable que nous nommons plaiſir ou volupté.

Leur contraction au contraire, reſſerrant nos liquides, cauſe de l'irrégularité, de l'embatras dans la circulation, & *occaſionne* un ſentiment plus ou moins déſagréable, que nous nommons peine ou douleur.

L'air, rempliſſant les cellules du tiſſu de nos nerfs, ſe dilate, ou ſe contracte ſuivant la ſituation de ces cellules nerveuſes.

Lorſqu'une paſſion rend un ſon, en pouſſant ces globules en dehors,

leur configuration ſe communique dans un inſtant des uns aux autres, & allant frapper ſous la même forme le tiſſu cellulaire de celui qui eſt à portée de ce ſon, elles contraignent ſes nerfs à prendre la même configuration, & *occaſionnent* le même ſentiment : voilà le moyen & l'effet de la communication des ſons ; l'air reçoit ſa forme, & conſéquemment ſon ton, de la ſituation d'un organe, & le donne à celui qu'il va frapper. C'eſt ainſi que nos organes reçoivent & communiquent les impreſſions des choſes qu'ils portent enſuite à l'ame, qui eſt le point de réunion.

Il paroît plus vrai-ſemblable que l'ame réſide à l'origine des nerfs dont elle reçoit immédiatement les diverſes idées, que dans la glande pinéale, ou ſous la voûte à trois piliers ; d'autant que j'ai trouvé une tête ſans glande pinéale, & que ſous la voûte à trois piliers il n'y a rien.

J'entends par conception un tact intérieur. N. 9.

Paſſion vient de pâtir, endurer, éprouver quelque impreſſion. N. 10.

Tout le monde convient aujourd'hui que nos idées ſont toutes reçues & acquiſes : toutes nos *ſenſations* ſont donc autant de paſſions,

puiſque nous en avons reçu l'impreſſion.

Quelle erreur, & quel embarras que de circonſcrire la ſignification de ce mot dans les ſeuls vices ou dans l'excès!

Les vertus ſont des paſſions ainſi que les vices: l'amour de nos enfans, le deſir de paroître eſtimable, la ſatisfaction intérieure qu'on éprouve à faire des heureux, toute inclination honnête, en un mot, ſont des paſſions, & paſſions plus analogues à nous que celles qui nous conduiſent au crime, qui froncent nos nerfs, & nous tourmentent déſagréablement. Préférer les paſ-

ſions vicieuſes aux vertueuſes, c'eſt préférer une femme laide, acariâtre, à tous les charmes de la jeuneſſe, de la douceur, & de l'eſprit.

Je demande à ceux qui ne connoiſſent point de paſſions douces & aimables, & qui ne les admettent que dans les excès, où elles commencent, & quelle eſt leur ſenſation juſque-là ?

La généroſité eſt un deſir, un beſoin de donner, comme la prodigalité : le ſeul manque de diſcernement & de calcul fait tomber le prodigue dans l'excès ; ce vice du jugement eſt indépendant de la paſ-

ſion qui le fait agir. N'eſt-ce pas s'aveugler volontairement, que de ne pas voir dans l'homme généreux, préciſément la même paſſion que dans le prodigue? les différens uſages d'une choſe n'en changent pas la nature. Ne nous laiſſons point ſéduire par des idées compoſées, elles nous égarent & nous tracaſſent : la vérité eſt ſimple, & ce ne ſera jamais que par des idées auſſi ſimples qu'elle que nous la trouverons, & que nous pourrons parvenir à nous repoſer dans ſes bras.

N. 11. Quel but ont pû avoir les ciniques de tous les ſiécles dans leurs arides ſatyres contre l'humaine na-

ture ? Que prétendent-ils ? Ils employent mille ſophiſmes pour avilir notre eſpece, & ne nous préſentent pas le moyen d'être mieux : en établiſſant que les vices ſont l'eſſence de notre nature, ils nous découragent & nous entraînent dans la méchanceté par l'impoſſibilité, où nous croyons être, d'être bons.

Un cinique eſt, ſelon moi, le plus mauvais de tous les Citoyens : il eſt le deſtructeur des mœurs : il eſt le poiſon de la vertu : il déſunit tout : il éteint la ſympathie du ſang, l'amitié, l'amour, tous ces ſentimens de rapport que la nature

nous a donnés : il iſole l'homme, & le déſſéche.

C'eſt ou la folie, ou une rage effrénée qui tourmente inceſſamment l'orgueilleux cinique : l'un avec une lanterne cherche un homme qui lui plaiſe, & n'en trouve point dans l'univers : les autres, d'un ton vraiment prophétique, crient avec emphaſe : » mortel, ta conſtitution eſt » mauvaiſe ; gémis, il n'eſt pas » dans toi d'être bon.

Quelle déclamation ! Ce n'eſt au contraire que par accident que l'homme peut devenir mauvais : il eſt comme toutes les autres productions de la nature, ce qu'il doit

être : il a les qualités de ſon eſſence : cultivons-les bien ces qualités, prévenons, ou guériſſons les maladies, il ſera bon & vertueux ; car ce ſont les propriétés ſaines de chaque eſpece qui en font la vertu.

J'eſpere qu'on ne croira pas que j'entende que nos Muſiciens deviennent les Légiſlateurs de l'Univers : les ſociétés ont néceſſairement beſoin de convention pour ſubſiſter. La Muſique ne fait pas de loix, mais elle diſpoſe l'ame à les ſuivre. N. 12.

David calma par la Muſique la frénéſie de Saül. N. 13.

Tout le monde ſçait l'hiſtoire de

ce Muſicien qui diſpoſoit à ſon gré de l'ame du grand Alexandre ; quand il vouloit, il le rendoit furieux en jouant ſur un certain mode ; il l'appaiſoit & le rendoit doux en ſe ſervant d'un autre mode.

Tyrté, Général des Lacédémoniens, ſans aucune idée de l'Art Militaire, & par l'effet ſeul d'une Muſique, nommée depuis PŒANE, remplit ſes Soldats de fermeté, d'audace, & remporta une victoire complette.

Liſandre, au ſon de la Flûte, fit détruire le Pirée en ſix heures avec trois mille ouvriers ſeulement, ouvrage preſqu'incroyable en ſi peu

de temps. Il y a peu d'années que l'on fit faire aux forçats des Galères de Marſeille, au ſon du tambourin, un remuement immenſe de décombres mêlés de poutres énormes, dont on n'avoit pû venir à bout juſques-là.

Quantité de témoins reſpectables prétendent qu'un Inſecte nommé Tarentule, occaſionne par ſa piqueure la fiévre avec le tranſport, & que la Muſique guérit cette maladie.

Qui n'a point ſenti ſon pouvoir de charmer ! Qui ne lui a pas dû le plaiſir délicieux d'aimer davantage !

Pluſieurs Auteurs aſſurent que

l'ancienne déclamation étoit un chant véritable.

Quelle eſt la cauſe de la conſtante ſupériorité de la Langue Grecque ſur toutes les langues anciennes & modernes, ſi ce n'eſt la perfection de ſa proſodie ? Cette langue de Démoſthènes & de Sapho étoit un chant mélodieux ; ſes lettres étoient des notes ; de ſon accent aigu à ſon accent grave la voix parcouroit la quinte, & dans ſon accent circonflexe elle la parcouroit deux fois, en la remontant & redeſcendant. (*)

N. 14. Entre mille faits avérés, j'ai

(*) Denis d'Halicarnaſſe.

choiſi ce peu d'exemples pour convaincre que la Muſique, ſuivant ſes différentes modifications, calme, ou émeut toutes nos paſſions: tous êtres organiſés lui ſont ſoumis.

Je proteſte que loin d'avoir pris plaiſir à blâmer ce que je me ſuis cru obligé d'examiner dans cette Feuille, je ſens un penchant, un reſpect ſincere pour tous les hommes à talens; je les prie de me rendre cette juſtice, & dans ce que j'ai dit, de ne pas chercher ce qu'il peut y avoir de mauvais, mais s'il y a quelque choſe de bon.

MON Ami m'apporte un paſſage de M. Hecquet, tiré d'un de ces Ouvrages précieux qui caractériſent ſon Eté.

Les Livres de Médecine n'étant gueres connus des gens répandus dans le monde, je crois rendre ſervice au Public, en rapportant ici cet Extrait.

Il ſentira, en le liſant, que les idées, que je lui préſente, méritent quelqu'attention.

Un véritable Médecin eſt l'interprête fidele de la nature; & je

ſuis charmé que mon ſentiment ſur les effets de la Muſique, ſe rapporte ſi parfaitement aux vrais principes de la Médecine.

» Tous les rapports ſont incompréhenſibles dans le ſyſtême des » *Fluides*, au lieu que celui des » *Solides* les fait comprendre. Car » toutes les *ſenſations* étant des » *oſcillations* (1), on conçoit que » ces *oſcillations* peuvent avoir des » *directions* particulieres vers certaines parties, & y exciter des » douleurs, &c. Pour cela il ne

(1) *Baglivi*, de Fibr.

» faut qu'imaginer un ſion de nerfs
» qui tranſmette au loin & à tra-
» vers de beaucoup de *réſiſtances*,
» ſes vibrations. Or l'on ſçait qu'un
» brin de ſoye ſe file & ſe tord
» juſqu'à une très-longue diſtance,
» malgré les points d'appui ſur leſ-
» quels on eſt obligé de le faire
» paſſer, pourvû que rien ne le
» comprime, &c.

» Cette doctrine pourroit même
» donner des vûës pour la guériſon
» des *Maladies de l'Eſprit*. La
» *Muſique* remédie à la morſure
» de la *Tarantule* (1); les *Chants*

(1) *Baglivi*, de Tarantulâ.

&

» & les *Inſtrumens* ſoulagent parti-
» culierement les *Hypochondria-*
» *ques* (1) & les *Mélancholiques.*
» Ces obſervations ſont conſtan-
» tes ; mais la difficulté de les allier
» avec le ſyſtême des *Fluides*, leur
» a dérobé une partie de la créance
» qu'elles méritent : du moins ne
» leur a-t'on donné ni toute l'éten-
» duë, ni toute la créance qu'elles
» peuvent avoir en Médecine ; car
» enfin, ſi la *mélancholie* tuë plus
» de monde que la *fiévre*, qui paſſe
» pour la plus commune des ma-

(1) *Thomſon*, de Morbis Animi.

» ladies, ſeroit-ce rendre un moin-
» dre ſervice au genre humain, de
» le ſoulager de la mélancholie,
» que de le guérir de la fiévre?
» Les *Chalybez*, les *Cordiaux*,
» les *Stomachiques*, les *Volatils*,
» ont été juſqu'ici d'un uſage mal-
» heureux ou inutile dans ce mal,
» parce qu'on leur a deſtiné des
» *Fluides* à vaincre; au contraire,
» la *Muſique* & les *Chants*, qui
» *affectent* immédiatement les *So-*
» *lides*, ont eu du ſuccès: ne
» ſeroit-ce pas un préjugé qu'on
» réuſſiroit mieux dans la cure des
» *Maladies de l'Eſprit*, ſi on les
» attaquoit du côté des *Solides*?

» La raiſon de ce ſuccès étant ſen-
» ſible, ne pourroit-elle pas éclairer
» l'eſprit en d'autres occaſions, en
» perſuadant enfin le monde, qu'il
» eſt une médecine plus ſûre que
» celle qu'on a fondée juſqu'à pré-
» ſent ſur les *Fluides ?*

» Les peines d'eſprit ſont des
» penſées chagrinantes ou des ſenti-
» mens déplaiſans. Or, les penſées
» & les ſentimens ordinaires ne
» naiſſent dans l'ame qu'à l'occaſion
» des ébranlemens des nerfs ; ce
» ſont leurs *ondulations* ou leurs
» *oſcillations*, qui ſont conſtantes,
» uniformes, & régulieres dans
» l'état naturel ; les penſées ne

» deviennent donc chagrinantes &
» les ſentimens déplaiſans, que lorſ-
» que ces *oſcillations* deviennent
» tumultueuſes, déréglées & irré-
» gulieres. C'eſt donc du calme,
» de l'ordre & de la régularité
» qu'il faut remettre dans ces *ondu-*
» *lations*; à quoi réuſſiſſent la *Mu-*
» *ſique*, les *Chants* & les *Inſtru-*
» *mens*, où tout eſt accord, concert
» & cadence; c'eſt-à-dire, que l'air
» modifié par ces ſons, en prend la
» juſteſſe & la porte à l'oreille;
» c'eſt un trémouſſement doux &
» égal, qui va remuer les nerfs à
» ſa maniére; c'eſt une *ondulation*
» qui va ſe mêler avec une autre,

» mais qu'elle rectifiera, en la met-
» tant d'accord & de cadence avec
» elle, parce qu'enfin l'*ondulation*
» de l'air a quelque choſe de plus
» actif que celle des nerfs, puiſ-
» que l'air eſt fait pour les remuer.
» Ainſi l'idée qu'il faudroit ſe pro-
» poſer dans les remédes qui au-
» ront à guérir l'*Eſprit*, ſeroit d'en
» trouver qui agiſſent immédiate-
» ment ſur les nerfs, en uniſſant &
» mariant leurs vertus avec l'action
» de ceux-ci ; qu'ils en réglaſſent
» les mouvemens ſans les troubler ;
» qu'ils en puſſent calmer les *oſcil-*
» *lations*, en ſuivre les directions,
» les ſoutenir & les fortifier. C'eſt

» pourquoi on n'a trouvé de vrai
» soulagement aux affections mé-
» lancholiques, que dans l'*Opium*;
» (1) parce que sa douce vapeur,
» comme un air fin & mollement
» mû, flatte les nerfs, calme l'Es-
» prit, le tient dans une douce
» yvresse & dans l'oubli de ses
» maux. Peut-être seroit-ce sur ce
» modele qu'il faudroit chercher
» des remedes aux Maladies de
» l'Esprit? Le succès même ne pa-
» roît pas éloigné; car la *Chymie*
» nous en a donné deux (2), qui

(1) *Thomson*, de Morbis Animi.
(2) Ens Veneris, & *le Sel sédatif* de M. *Homberg*.

» tranquillisent sans abattre, & » qui calment sans assoupir. De- » meureroit-elle en si beau che- » min ? Peut-être elle-même va- » t'elle entrer dans les vûës de la » bonne Médecine. » *De la Digestion. Tom. II. p. 227. Edit. de 1730.*

FIN.